



N° 1 – Février 2006

PRÉFACE

Loïc Céry

Fondation de la ville

*« Quand la sécheresse sur la terre aura pris ses assises, nous connaîtrons un temps meilleur aux affrontements de l'homme : temps d'allégresse et d'insolence pour les grandes offensives de l'esprit. La terre a dépouillé ses graisses et nous lègue sa concision. A nous de prendre le relais ! Recours à l'homme et libre course ! » (Saint-John Perse, *Sécheresse*)*

En délaissant la profusion d'une langue somptueuse, en s'éloignant du souffle épique qui pourtant fut son terreau, le dernier Saint-John Perse, enfin concilié à l'ultime méridien de son exil, nous adresse encore, trente ans après sa disparition, une parole singulière, entre prophétie et fulguration, adoubant son chant incisif par une « syntaxe de l'éclair » à laquelle il fut si attaché. Je me suis souvent demandé pourquoi cette dernière poétique de Perse avait parfois rencontré les faveurs d'une modernité qui si longtemps

lui refusa son agrément. Notre époque aurait-elle partie liée avec l'âpreté des sécheresses, nous autres post-modernes désabusés aurions-nous abordé l'heure amère d'un nocturne, notre horizon tendrait-il bon gré mal gré vers la faveur d'un équinoxe, et y aurait-il en somme comme une conjonction objective entre les visions rudes d'un poète du « grand âge » et le destin commun de nos sociétés ? Il se pourrait qu'en sa dernière période de production poétique, Saint-John Perse ait livré une fois encore avec une certaine force visionnaire le testament d'une vie et le portrait en creux de son temps : nous vivons une sécheresse inédite, et dans cette ère de disette spirituelle, une certaine idée de la littérature, le déploiement d'une certaine conscience poétique du monde ont déjà vécu leur crépuscule. Constaté cela, ce n'est pas alimenter un quelconque pessimisme, c'est prendre la mesure du désenchantement qui scelle notre horizon. En dépit de quelques hauts faits et de cette tentative encore osée par quelques-uns d'« habiter le monde en poète » comme le recommanda Hölderlin, le souffle d'un art de la célébration nous semble déjà lointain. Julien Gracq avait pourtant prédit qu'il ne subsiste pas de poésie en dehors d'un sentiment de la merveille, et il est en tout cas difficile d'envisager sans un hiatus certain cette modernité nihiliste et la trace d'un Saint-John Perse qui édifia dans sa poésie le chant puissant de l'accord au monde, l'une des plus saisissantes offrandes lyriques à l'*amor fati*. Qu'en est-il dès lors de l'héritage d'une œuvre qui dresse l'éloge en frontispice d'un rapport ardent au réel (le jeune Leger écrivait à André Gide à propos du choix d'*Eloges* comme titre de recueil : « Il est si beau, que je n'en voudrais jamais d'autre, si je publiais un volume – ni plusieurs. ») ? Un héritage pour le moins problématique, une trace si souvent reniée et pourtant persistante : si la présence de Perse parmi nous est encore tangible, il faut croire que la postérité aura su combler celui qui voulut être « la mauvaise conscience de son temps » et identifia le poète dans son discours de réception du Prix Nobel, au dernier rempart de l'homme intemporel. Sentir les ondoiements de cette présence, c'est à coup sûr mesurer la distance considérable qui nous sépare d'une poésie qui « vise haut » et qui déjà dans le confort d'une certaine modernité, avait voulu ériger comme une vigie spirituelle. « *Et les poèmes nés d'hier, ah ! les poèmes nés un soir à la fourche de l'éclair, il en est comme de la cendre au lait des femmes, trace infime...* ».

Si cette « trace infime » dont nous parle *Exil* est encore agissante, il se pourrait bien qu'elle instille une étonnante subversion dans notre désenchantement, s'opposant radicalement à notre commun essoufflement. On connaît les défiances d'un Saint-Exupéry au soir de sa longue quête d'héroïsme : « Je suis terriblement peu content des préoccupations de mon époque. Le danger accepté et subi ne suffit pas à apaiser en moi une sorte de

lourde conscience. La seule fontaine rafraîchissante, je la trouve dans certains souvenirs d'enfance. (...). C'est l'âme aujourd'hui qui est tellement déserte. On meurt de soif ». La soif, on le sait, est le tribut des grandes sécheresses et à l'instar du grand poème de 1972, notre sécheresse – qui est celle de cette « société soumise aux servitudes matérielles » pointée du doigt dans le *Discours de Stockholm*, cette société si peu réceptive au poétique et en proie aux vertiges du dénigrement – pourrait aussi être le moment propice à une faveur nouvelle, l'heure où se font jour les prémises d'un renouveau salvateur. Comment ne pas déceler dans ce dessein souterrain, lovée en cette imperceptible alchimie d'une régénération, la présence du poète parmi nous, « allant le train de notre temps », son chant en nous ouvrant le creuset intact d'une nouvelle vigueur ? Saint-John Perse nous attend, aussi allons-nous à lui, sans même le savoir, incrédules et tremblants. Mais nous serons des frontaliers, et c'est en frontaliers que nous devons vivre cet héritage, sous peine de n'en connaître que le versant patrimonial. Je verrais dans ce seul versant une faiblesse coupable et même un reniement car arpenter la sphère patrimoniale, ce n'est jamais qu'attendre de la littérature et de l'art, dans les couches accumulées de leur histoire, cette patiente bataille de l'esprit, un usufruit passif. Or le bienfait de l'héritage ne saurait se dessiner en usufruit, mais par une conscience vive qui ne peut être accomplie qu'au prix de l'activation, et de la réactivation permanente de cette sacro-sainte « vie de l'esprit » qui doit fonder notre rapport à l'art, ressenti comme « parole de vivant ». Pour l'univers des formes, Malraux y avait vu, via le maelström mystérieux du « musée imaginaire », les aventures quasi-ésotériques de ce qu'il nomme « métamorphoses ». Pour un temps comme le nôtre, orphelin des poétiques, chancelant et hasardeux, cette activation nécessaire face au patrimoine littéraire doit pratiquer l'art exigeant de la *réappropriation*. Se réapproprier une œuvre ne consiste certainement pas en cette abolition de toute humilité qui a si souvent présidé aux réinterprétations post-modernes, allant dans le sens toujours plus vulgaire et plus complaisant d'une surenchère et d'une muflerie sophistiquées. De même, à force de tourner en rond, de s'adonner sans vergogne aux excès de la dissection insouciant, notre rapport au patrimoine littéraire a fini par sombrer dans l'assèchement de cette vie de l'esprit (et que dire aujourd'hui, de cette affolante invasion de l'enseignement des Lettres dans le secondaire, par une rhétorique structuraliste périmée réduisant la littérature au discours ?). C'est nier l'héritage, le caricaturer et vouloir être en quelque sorte rentier du patrimoine. Toute rente s'épuise, et c'est ainsi qu'il en va également dans notre modernité, où les côtes des uns et des autres doivent toujours être réévaluées à l'aune, on l'aura deviné, de quelques mots d'ordres préconçus – au gré desquels se décident les disgrâces et s'ordonnent les purgatoires. Au

pilori de ces étroitesse-là, Saint-John Perse fut longtemps perdant, vite taxé d'archaïsme volontaire et tôt soumis aux contresens les plus tenaces (son besoin forcené de se défendre contre l'accusation d'exotisme fut le début d'une longue suite de quiproquos). Hors de la sphère des « persolâtres », l'histoire de sa réception fut ainsi parsemée de ce genre de malentendus – et il en va de même pour tous ceux qui furent désignés en porte-à-faux des avant-gardes (tout comme Valéry), en dépit pour Perse, du titre envié de « surréaliste à distance » décerné par Breton, et qui eût pu prémunir le poète de bien des déboires postérieurs dans cette réception. L'ère du soupçon, qui fut aussi celle d'une mise au crible généralisée des œuvres, étendit un temps son empire sur la réception de Saint-John Perse. Ère du soupçon, ère d'une condamnation de l'idée même d'héritage, considérée comme servile. Nous serons des héritiers non serviles, surtout quand, frontaliers, nous identifierons l'héritage à un exercice constamment réitéré de la responsabilité. Se réapproprier une parole pour vivre l'héritage en frontalière, c'est entreprendre à nouveau le cheminement patient vers l'œuvre en conservant toujours devant nous sa substance, accueillant l'ardeur qu'elle transmet sans jamais perdre de vue que ses ressources demeurent pour nous inépuisables, éclats oraculaires d'un souffle toujours nouveau. L'objet, lui, est nécessairement par-devant nous et fuira toujours : en dehors même du recours aux notions de mystère et d'énigme, l'exercice critique tel que nous l'entendons ici doit tenir compte de son objet si insolite, sur lequel la connaissance en tant que telle n'a que peu de prise ; inutile donc de vouloir en faire le tour. La célébration elle-même ne peut épuiser, fût-ce par un juste hommage, ces ressources infinies, « *Car l'exigence en nous fut grande, et tout usage révoqué* » (*Vents*). Frontaliers parce qu'en attente toujours, reprenant sans cesse en charge personnellement l'écrit et ses empreintes secrètes, nous arpenterons ardemment les arcanes de cette présence déposée en nous par la lecture à jamais nouvelle de Perse, rencontre renouvelée d'une poésie édifiée « pour mieux vivre ».

Cette revue voit le jour sous la volontaire référence à quelques repères d'une certaine idée du rapport à la littérature – au premier rang desquels George Steiner occupe une place prépondérante. Pour Steiner, le rapport aux œuvres implique une sorte d'ascèse, quand il instaure en prédicat à la fois méthodologique et éthique la notion de « responsabilité », au cœur de tout geste critique : « J'appellerai responsable une réponse interprétative soumise à la pression qu'implique la mise en action d'une œuvre. Nous sommes responsables envers le texte, l'œuvre d'art, l'offrande musicale dans un sens très particulier, qui est à la fois moral, spirituel et psychologique. » Ce rapport aux « réelles présences » que portent en elles les œuvres, impose l'exercice extrêmement exigeant de la responsabilité dans la lecture, dans

l'analyse et le franc souci de la transmission. Et c'est en pratique qu'il s'agit de mettre à l'épreuve cet impératif de responsabilité face à l'œuvre, et plutôt que d'en détailler le programme comme on le ferait d'un corpus doctrinaire, c'est au cours du trajet projeté qu'il importera d'en vérifier les promesses.

Si la responsabilité peut être désormais exercée au sein de ce type de projet de transmission, je voudrais insister sur le fait que ce n'est pas *ex nihilo*, et que la chose est rendue possible par toute une expérience accumulée notamment par la critique persienne. C'est pour autant sous un protocole ambitieux, loin des incantations vaines et de toutes les postures que se place cette nouvelle revue, s'inspirant de la double définition que Perse poursuit à travers l'idée même d'*anabase*. Livrant un jour sa conception idéale de la critique, Perse écrivait à Jacques Rivière :

« Mais le critique auquel je songe, celui qui assume de restituer, de recréer (et c'est, plus simplement, de situer et relier) – secret, replié sur lui-même, et « trouvant à son tour comme le poète trouve, et à son tour relié à l'inconscient et au mystère, « voyant » enfin, avec le droit de dire plus, puisque, moins elliptique, il évente et il comble tous les rapports sacrifiés, – ce critique est poète lui-même, sous peine de n'être pas. Il ne laisse point d'« imaginer », ayant à restituer lui-même à l'œuvre tout son carénage, c'est-à-dire le monde tout entier auquel elle s'adosse ; pas plus « instruisant » lui aussi par le dedans, qu'il ne peut éluder l'effusion intime. C'est ainsi, me semble-t-il, par l'usage du rapport et par un jeu d'analogies, que la critique peut accomplir un acte propre, cesser d'être un parasitisme pour devenir un compagnonnage ; une « anabase », si vous voulez, ou retour à la Mer, à la commune Mer d'où l'œuvre fut tirée (dans sa définitive, et peut-être cruelle, singularité). » (Lettre à Jacques Rivière du 21 octobre 1910, *O.C.*, p. 677).

Il est souvent délicat de dresser des panoramas généraux et d'en conclure comme un sens prédéterminé et unitaire – on risquerait ce faisant l'écueil téléologique. Cependant, tout donne à penser que cette anabase en compagnonnage que Perse appelait de ses vœux dans sa conception de la critique, fut en quelque façon – s'agirait-il d'ailleurs pour s'en apercevoir, de gauchir un peu la vision idéale du poète – la conquête du mouvement global de la critique persienne, depuis que Roger Caillois lui donna comme un acte de naissance en 1954 avec sa *Poétique de Saint-John Perse*. Surtout à partir de la publication en 1972 de ces *Œuvres complètes* si « œuvrées » par l'écrivain lui-même, et fût-ce au prix de débats âpres, de soubresauts inévitables, le commentaire attaché à Perse s'est mis en quête d'une progressive *lucidité* face à l'œuvre et l'homme qui en fut l'auteur. A la faveur de quelques défricheurs qui n'ont pas hésité à se situer dans une

indépendance revendiquée vis-à-vis du monument édifié de son vivant par le poète, c'est toute l'intelligibilité de cette poésie qui n'a cessé de progresser, car le rapport des lecteurs à l'œuvre a gagné en subtilité, en finesse, du fait même des évolutions de la critique. Il serait simpliste de s'arrêter à quelques lignes de partage au sein de cette évolution, et c'est au contraire une réelle continuité qui s'est manifestée au gré d'éclairages toujours plus subtils. Certes, le danger fut souvent prégnant, de verser dans cette « cuisine des chimistes » que dénonçait également le poète à propos des doctrines littéraires, mais on s'est globalement gardé d'y succomber durablement, en ne confondant pas le savoir glané sur l'élaboration de l'œuvre ou au gré des analyses et l'adhésion à son souffle primal. L'*auctoritas* (étymologiquement : « ce qui augmente ») de ce discours savant a en ce sens surtout permis d'accroître les données de l'adhésion, en a renforcé l'intégralité à la fois esthétique et intellectuelle. Risque déjoué, dira-t-on, de ce « parasitisme » fustigé par le poète, et du destin fatal des études spécialisées selon lequel, pour reprendre le mot de George Steiner, « L'arbre se meurt sous le poids d'un lierre avide ». Et il faudrait certes reprendre en ses fondements l'histoire de cette critique et en suivre les diverses mutations pour réaliser à quel point en effet le commentaire de Saint-John Perse s'est dégagé de ce bavardage distingué auquel il aurait pu se confiner, pour mieux appréhender les rouages internes d'une poésie si singulière. L'un des apports les plus fondamentaux de ces dernières années a été, par des voies diverses, la mise au jour des fondements de la mise sous écriin de l'œuvre par le poète lui-même, que d'aucuns ont vue à tort comme une vaste entreprise de mystification. Il était pourtant nécessaire d'en passer par toutes ces révélations pour mettre en valeur ce qui sous-tendait l'opération, certes inédite en son genre, à savoir une intention de sacralisation qui prolonge l'œuvre elle-même en un geste de rituel. Or, pouvait-on s'en remettre pour cela aux charmes d'un mystère agissant, mais qui risquait fort de tomber tôt ou tard dans l'oubli ? Pour paraphraser la fin du *Discours de Stockholm* : « Face à l'énergie nucléaire, la lampe d'argile du poète suffira-t-elle à son propos ? – Oui, si d'argile se souvient l'homme », je m'interroge – face au tamis du temps, le bronze du masque de la Pléiade aurait-il pu suffire encore à la transmission de cette poésie ? – Oui si de bronze se souvenait le lecteur. En tout point, c'est pour l'y aider et en cela mieux assurer cette pérennité que la critique a opéré les éclairages que l'on sait. On n'a, en somme, aucunement à rougir de cette critique touffue et éclairante. A tel point que c'est volontairement que cette nouvelle revue, qui se propose de reprendre ce flambeau-là, revendique le terme pourtant miné d'« études persiennes ». Hors des pantoufles universitaires et du discours ronronnant de la spécialisation cloisonnée, ce seront à vrai dire des études persiennes d'un

genre nouveau, excluant tout caractère unidimensionnel du regard porté sur une œuvre qui n'appartient à personne, sinon aux avides et aux fervents. Outre la part de la critique, la revue fera donc une large place aux écrivains et artistes pour qui la trace de Saint-John Perse est vivace et nourrit les consciences créatrices. C'est considérer le rapport à l'œuvre dans l'ouverture, tenter de concilier rigueur et célébration, et risquer le pari d'une transmission *plurielle*.

L'autre face de la définition de l'*anabase* peut être perçue bien sûr quand Perse s'explique dans sa Pléiade à propos du titre du poème, et fait référence à cette « expédition vers l'intérieur » gravée dans la métaphore d'un parcours fondateur d'ancrage et de partance que donne à voir le chef-d'œuvre de 1924. Je n'hésiterai pas à filer hardiment cette métaphore en l'appliquant à ce protocole de la relation à l'œuvre : nous devons aujourd'hui, et dans le sillage de tout un trajet déjà effectué, consentir certes à une nouvelle expédition vers l'œuvre, ce cheminement patient du frontalier, mais nous devons le faire en ayant souci des traces les plus intimes, intérieures en somme que la relecture de Saint-John Perse nous suggère. Expédition vers l'intérieur d'une relation vitale à l'œuvre, « *Car c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine ; et d'un agrandissement de l'œil aux plus hautes mers intérieures* » (*Vents*). Une nouvelle anabase pour une nouvelle ferveur, celle d'une intime communion poétique et de l'en-avant à laquelle nous engage l'œuvre tellurique de Saint-John Perse, cette parole incandescente d'énergie spirituelle qu'il nous paraît important de célébrer et de faire vivre.

Il n'est pas inutile de constater que *La nouvelle anabase* apparaît dans un paysage où la vivacité de l'intérêt critique pour Perse se confirme comme une constante. Depuis ses débuts, la critique persienne est demeurée étonnamment prolifique, au point d'ailleurs que l'on classe parfois Saint-John Perse parmi les poètes français qui ont suscité le plus grand nombre d'études : une bibliographie fournie qui témoigne d'un intérêt intellectuel et esthétique de fond, comme l'atteste le rythme soutenu des publications de ces dernières années, et des colloques d'importance qui se sont tenus autour de l'œuvre. Si l'on devait par exemple se référer à ces seules deux dernières années, ce ne sont pas moins de trois colloques et une journée d'hommage qui ont marqué cette présence critique : outre le colloque international de Tunis de 2004 et la journée d'hommage du 25 septembre 2004 dont il sera question plus loin, deux autres importants colloques ont été consacrés à Perse au cours de cette période. En janvier 2004, la Sorbonne accueillait un colloque, sous la direction d'Henriette Levillain et Mireille Sacotte, « Saint-John Perse, une poétique pour l'âge nucléaire », qui s'attachait à restituer

une nouvelle fois le poète au contexte intellectuel de son temps (les actes en ont été publiés récemment aux éditions Klincksieck) ; plus récemment encore, un autre colloque international s'est tenu à Toulon à l'initiative de Daniel Aranjó, à propos des dernières années varoises du poète : « Saint-John Perse, un Prix Nobel de Littérature entre Giens et Washington (1957-1975) ». On le voit, le parcours critique se poursuit, s'élargit et s'approfondit.

J'ai dit le rapport de frontalière à l'héritage, dans l'attente toujours avide de la réelle présence de l'œuvre ; j'ai dit le souci constant de la responsabilité dans cet exercice d'anabase recommencée – et c'est pour mieux dire, ou mieux approcher à propos de cette nouvelle revue entièrement consacrée à Saint-John Perse, cet *imperium* de la transmission que je ressens comme la secrète grammaire d'une mission ténue. Car transmettre la trace d'une œuvre comme celle de Saint-John Perse, c'est dans l'esprit de cette revue, choisir à la fois de diffuser la connaissance d'un parcours poétique, et de faire de ce nouvel instrument un intermédiaire de ce qui me paraît au centre de l'œuvre même, à savoir une certaine ferveur. Et la mission, pour ambitieuse qu'elle puisse paraître, est bien ténue en effet, comme le sont toutes les tentatives initiées aujourd'hui pour faire vivre les héritages : ténue et fragile parce qu'elle fait le pari de présences humaines parfois aléatoires, autour d'un legs. Tous ceux qui auront assisté aux balbutiements du projet de la revue le savent : le souci de la transmission y a toujours été conçu comme indissociable de cet idéal de ferveur. Et je ne voudrais pas qu'on y voit un prétexte : jusqu'à l'obsession, *La nouvelle anabase* a été imaginée sous l'unique motif d'une « transmission fervente », mieux qu'un relais, et plus d'ailleurs qu'une « simple revue » au sens traditionnel du terme. C'est que le geste aura, en tout, précédé la naissance de la revue. Signe des temps sans doute, cette revue « papier » (puisque'il est utile de préciser aujourd'hui, pour distinguer la chose des revues en ligne sur Internet) est entièrement issue du site littéraire consacré à Saint-John Perse, créé en 2002, « Saint-John Perse, le poète aux masques » (www.sjperse.org). Ce site avait déjà pour ambition, dès son origine, de fournir une présentation générale de la biographie d'Alexis Leger / Saint-John Perse et de son œuvre, mais aussi d'élaborer progressivement une sorte de plate-forme d'animation et de diffusion nouvelle pour l'activité critique au sens large susceptible de se développer autour de Perse. Au fil du temps, c'est la variété même de cette double mission qui a débouché sur l'idée d'une revue traditionnelle – sauf dans sa relation étroite avec le site et toutes les activités qu'il peut susciter. Au gré des colloques épaulés ou menés sous la houlette de Sjperse.org, c'est toute une activité qui a pu se déployer autour de ce souci

de transmission – et il faut voir en cette revue, en guise d'organe éditorial, l'une des versions de ce projet plus vaste et collectif qui s'est cristallisé dans le sillage de Sjperse.org. Le site lui-même a permis et permettra encore cette animation de la recherche et de la diffusion, et il est conçu pour être relayé par des événements ponctuels, tels que colloques, journées d'études, rencontres diverses. C'est dans cet ensemble que s'inscrit la revue, qui vit d'ailleurs avec ce lancement officiel, la fin d'une longue gestation. Le 25 septembre 2004, c'était déjà pour marquer cette parution annoncée que fut organisée en Sorbonne une journée d'hommage à Saint-John Perse, « Pour fêter un poète », au cours de laquelle furent abordés successivement une sorte de bilan de la critique persienne, un débat sur les nouvelles voies de la diffusion de l'œuvre, puis la présence du poète dans la littérature et les arts d'aujourd'hui. Cette journée a donné lieu par la suite à un programme élargi réalisé pour France Culture et le nouveau programme Internet « Les Sentiers de la création », diffusé en plusieurs parties et quelques vingt heures de programme sur le site de France Culture. En terme d'activités tangibles de diffusion, cette journée avait été précédée en 2003, par la tenue d'un « colloque en ligne » sur le site (« Saint-John Perse, mythes et présences », dont on trouvera les actes augmentés en seconde partie de ce premier numéro), puis par un colloque international co-organisé à Tunis, « Saint-John Perse, Atlantique et Méditerranée » (avril 2004), dont les actes seront publiés dans le second numéro de la revue. La ferveur fut toujours le maître mot de ces rendez-vous, humainement et intellectuellement, et rien de plus que certains « petits miracles » ne pourraient mieux incarner la volonté de transmission qui fut à l'origine de cette aventure : ce fut Edouard Glissant, transmettant aux étudiants tunisiens de l'Université du Neuf Avril, à deux jours du colloque persien de 2004, un message vidéo enregistré où il expliquait dans l'ouverture sa relation à Perse (message que l'on peut encore consulter sur le site) ; ce fut déjà le succès remporté par cet improbable projet de « colloque virtuel » de 2003 ; ce furent encore les merveilles de présences intellectuelles des critiques persiens autour de la journée du 25 septembre 2004 – et du programme élargi pour France Culture –, parmi lesquels les universitaires essentiels qui ont présidé au commentaire, à l'éclairage de l'œuvre : Mireille Sacotte, Henriette Levillain, Joëlle Gardes-Tamine, Colette Camelin, Michèle Aquien, Eveline Caduc. En ce jour de septembre 2004, l'après-midi avait réservé aux persiens présents, sur la simple invitation signifiée « dans l'estime », l'autre merveille de cette présence de figures littéraires qui nous sont chères : Edouard Glissant, Pierre Oster, Patrick Chamoiseau, Kenneth White, Claude Vigée, Fortuné Chalumeau (pour son roman sur l'enfance du poète). Le miracle de la transmission, c'était entendre Glissant dialoguer si librement et si

passionnément avec Pierre Oster à propos de leurs relations singulières à Perse, de leur fréquentation toujours recommencée d'une œuvre élue entre toutes ; c'était entendre l'exigence de Kenneth White dans sa relation substantielle au poète ; c'était entendre le prix humain de ce choix de la vie, signifié par Claude Vigée dans sa lecture de Perse et le souvenir de sa rencontre du poète ; c'était, grâce aux efforts de la journaliste Arlette Pacquit d'Antilles Télévision et de Messieurs Jean-Marc Kromwell, Daniel Robin et Jean-Claude Asselin de Beauville, pouvoir apprécier un très bel entretien réalisé préalablement avec Patrick Chamoiseau, où peut se ressentir toute sa passion persienne – celle-là même qu'on pourra retrouver ici dans ses « Méditations à Saint-John Perse » ; c'était aussi entendre la poésie de Perse si brillamment incarnée par Elisa Rimbaud, une comédienne au talent rare, habitée par le souffle de cette parole de passion ; ce furent encore la présence et les témoignages des artistes, Henri Maccheroni, Florentine Mulsant, livrant la substance de leurs liens de créateurs face à ce massif poétique – et dans cet ensemble, restera gravé dans les mémoires de tous ceux qui furent présents, ce brillant dialogue entre l'illustre Jean Guillou et Pierre Brunel, grâce à qui cette journée put avoir lieu ; ce fut enfin, pouvoir partager cette rencontre avec tous ceux qui ont pu par la suite apprécier le programme établi pour France Culture – et qui sera bientôt à nouveau consultable sur le site.

Cette cristallisation humaine autour des activités initiées par le site et autour de *La nouvelle anabase* doit également beaucoup au concours du premier cercle des « fervents » qui se sont manifestés auprès de Sjperse.org, jusqu'à constituer une sorte d'équipe de recherches informelle. Au moment de la création effective de la revue, c'est aujourd'hui avant tout vers eux que va ma reconnaissance et mon souhait que toute cette aventure puisse être poursuivie. Cette équipe-là est bien sûr plus que présente au sein de ce premier numéro, au risque de quelques doublons que l'on constatera dans la table des matières. Je me dois à eux de les citer : Esa Hartmann, qui enseigne aux Etats-Unis et avait soutenue une thèse de première importance sur les manuscrits persiens (et dont on trouvera ici deux articles) ; Samia Kassab-Charfi, maître de conférences à l'Université de Tunis, qui est à l'origine du colloque de 2004 ; Christine Januel, spécialiste des rapports de Saint-John Perse à la musique (après les travaux de Daniel Aranjó) ; Christian Rivoire, en qui la « narratologie persienne » tient un pionnier ; Adam Aegidius, présence danoise de Perse, maître assistant à l'Université d'Aarhus. Qu'ils soient ici remerciés de leur présence et pour la pertinence de leurs travaux, mais surtout pour faire vivre cette ardeur humaine et « persienne » à l'origine de toute cette entreprise critique – et dans le secret espoir d'être rejoints par bien d'autres.

La synergie critique réalisée autour de Sjperse.org débouche donc aujourd'hui sur le premier numéro de la revue. *La nouvelle anabase* comportera des numéros « ordinaires » et des numéros thématiques. Pour ce numéro de lancement, vous découvrirez la structure des numéros « ordinaires », selon un découpage tripartite : les « Anabases littéraires » feront place dans un premier temps à la parole irremplaçable des écrivains, livrant leur regard sur Perse et leur fréquentation singulière de l'œuvre ; les « Amers de la critique » livreront les « repères » (selon l'un des sens du terme « amers » que Perse choisit à dessein pour son recueil) de débats généraux portant sur certains enjeux critiques autour de Perse ; enfin, les « Chroniques herméneutiques » offriront des visions plus focalisées sur tel ou tel point d'analyse de l'œuvre.

Pour ce premier numéro, on s'apercevra, au sein des « Anabases littéraires », de la variété et de la vivacité des regards d'écrivains sur l'œuvre de Saint-John Perse : regards passionnés dans lesquels on ne s'étonnera pas de retrouver l'acuité des considérations des écrivains antillais sur le poète. On sait depuis quelques années que cette acuité ne s'est jamais tarie, la littérature antillaise ne s'étant jamais départie d'une trace si féconde du point de vue de l'anthropologie, et si fondatrice du point de vue de l'imaginaire littéraire. Nul besoin, je crois, de souligner la chance pour cette revue de recueillir pour sa fondation, un trésor de cette parole-là : le magnifique texte de Patrick Chamoiseau, ces « Méditations à Saint-John Perse » qui consacrent dans la langue splendide qu'on lui connaît, l'essentiel mémorial de cette si profonde trace créole du poète ; ce sont encore Ernest Pépin (dans une éclatante envolée sur l'« émerveille créole » du poète) et Fortuné Chalumeau qui nous livrent deux autres joyaux du versant guadeloupéen de ce regard antillais. Qu'on ne voit pas là une surreprésentation, mais au contraire le témoignage de cette présence persienne qui continue de nourrir les écrivains créoles. Du reste, un entretien avec Kenneth White, poète rare et précieux entre tous – partageant avec Perse ce « même désir de voir, de connaître et de dire le monde » –, et un extraordinaire article de Claude Vigée complètent cette diversité avec une force qui ira droit au cœur, je crois, de tous les persiens. La seconde partie quant à elle fait donc place aux actes du colloque en ligne qui s'est déroulé sur le site en 2003 et 2004 (« Saint-John Perse, mythes et présences »), dans une version remaniée pour quelques textes et surtout augmentée, quant au grand entretien avec Joëlle Gardes-Tamine et Colette Camelin. Enfin, je tiens à mentionner une spécificité que j'aimerais poursuivre dans les numéros ordinaires à venir, pour ce qui est de la troisième partie : ces « Chroniques herméneutiques » accueilleront autant que possible des dossiers thématiques, dont le premier est pris en charge par Christine Januel, qui nous offre ici en un ensemble très

éclairant, « Saint-John Perse et ses compositeurs – Musiques inspirées des poèmes persiens » – qui accueille entre autres, des inédits de Louis Durey et l'honneur d'un article de Jean Guillou.

« Et c'est naissance encore de prodiges, fraîcheur et source de fraîcheur au front de l'homme mémorable.

Et c'est un goût de choses antérieures, comme aux grands Titres préalables l'évocation des sources et des gloses.

Comme aux grands Livres de Mécènes les grandes pages liminaires – la dédicace au Prince, et l'Avant-dire, et le propos du Préfacier ».

Tant de choses encore à dire, au seuil de cette nouvelle revue... Et pourtant, il faudra bien être cru sur parole et jugé sur pièces, là où s'abolit toute préface, où éclot la pure volonté d'une relecture et de l'écoute aiguë d'une parole.

« C'est là le train du monde et je n'ai que du bien à en dire – Fondation de la ville. Pierre et bronze. » Si *Anabase* célèbre en motif existentiel cet idéal de « fondation de la ville », nous y verrons suggestion d'une *nouvelle anabase* et de nouvelles fondations. Fondation de la ville – ferveur et cheminement, le tout en loyale dédicace au Prince, et placé sous l'invocation « *d'un nom pur* » : Saint-John Perse.